FE ULLETON DE L'ABEILLE

SOUVENIRS ET AVENTURES

d'un volontaire de Garibaldi,

Recueillis et rédigés par

M. CLÉMENT CARAGUEL.

XI.

Naples.—Ma mule.—Le 1er octobre.—Maddaloni.—Attaque des Napolitains.—Un aide de camp et son cheval—Biaio.—Une nuit en Calèche.—La chasseur surée—Santa Maria.—La ferme à la paille.—La compagnie de Piolette.—La garde royale napolitaine.—Le capitaine Pasquan.—Les tirailleurs sériens.—Les enfans de la cantinière.—L'officier napolitain.—Un obus et un tonneau de rhum—Les canonnières de la garde.—Trop beaux pour un feu.—Visite du général Türr.—Le général Bixio.—San Angelo.—L'infanterie hongroise.—Audace de Garibaldi.—Le capitaine Lafebvre.—Victoire.

Enfin, nous restions dans cette admirable baie de Naples, la plus belle du monde. Les bâtiments de guerre napolitains alors sur rade font à la *Vittoria* les honneurs d'une salve de 21 coups de canon; une foule d'équipagiens se détachent de terre et viennent, avec de joyeux acclamations, nous apporter des fruits, des fleurs et des digues.

Comme nous l'avait appris le commandant anglais, Garibaldi était en effet arrivé à Naples et Francesco II s'était retiré avec son armée sur le Volturne, entre Capoue et Gaëte. Personne n'ignore le grand fait historique de l'entrée de Garibaldi à la tête d'une trentaine d'hommes. Peu après ses soldats venaient le rejoindre, et lors de notre arrivée, il y avait à Naples de quatre à cinq cents garibaldiens.

La *Vittoria* apportait un renfort considérable.

De nouveaux corps de troupes arrivaient tous les jours, et bientôt on les vit partir pour des chemises rouges. La ville avait prenant air de fête, la population était dans l'enthousiasme; c'étaient à chaque instant des manifestations nouvelles en l'honneur de Garibaldi et des garibaldiens. En passant auprès d'une chemise rouge, les plus grandes dames souriaient et saluaient en levant le médium de la main droite. C'était un geste convenu, une sorte de signe maçonnique qui faisait allusion à l'unité de l'Italie.

Cependant l'on s'occupait activement d'organiser l'armée, car l'ennemi était pour ainsi dire aux portes de Naples, et il ne fallait pas lui laisser prendre l'offensive. Le général Cosenz, ministre de la guerre, secondé par son aide de camp, M. Wolkey, déployait une activité prodigieuse, et comme les munitions ne manquaient pas, on fut bientôt prêt à entrer en campagne.

Deux jours avant que le corps de troupes prenant le chemin de fer de Naples à Caserte, et l'on peut se faire une idée du singulier spectacle qu'offraient ces départs. C'était un pêle-mêle de toutes sortes d'uniformes, une cohue de voitures remplissant les vagons destinés aux impédimenta, ceux ci accrochés aux portières, ceux-là à cheval sur les tampons, accroupis sur le tender ou mêlés aux chauffeurs. Le train en mouvement se marche au bruit des chants de guerre, des cris de joie, des vivats et des acclamations.

Après un repos d'une quinzaine de jours à Naples, je m'étais fait incorporer dans la division Bixio. Je doie dire pourtant que j'avais d'abord essayé de la cavalerie, malheureusement il me nous manquait un peu toute petite chose: des chevaux. On me donna une mule, et je fis encore un des plus terribles. Mais c'était une bête endiablée qui était loin de jouir de toute ma confiance; aussi au bout de une semaine, à abdiquer toutes mes prétentions de centaure pour rentrer dans l'infanterie, comptant beaucoup plus sur mes jambes que sur celles de ma mule. Le fait est que la seule cavalerie sérieuse était alors celle du général Türr, composée de Hongrois, excellents et infatigables cavaliers qui rendirent de grands services, et qui avaient l'aspect le plus pittoresque avec leur uniforme vert et rouge et leurs grandes bottes à l'écuyère.

Je passe sous silence les engagements et les petits combats partiels qui eurent lieu vers la fin de septembre et auxquels je n'assistai pas, pour arriver tout de suite au fameux combat du 1er octobre, autrement dit de Volturne.

Capoue était la base d'opération des Napolitains; elle était défendue par la Volturne et par des lignes couvertes d'une artillerie formidable. Le long des Garibaldiens s'étendait de Maddaloni à San Angelo, mais c'était surtout Maddaloni qui était la clef de leur position, car, cette place une fois prise, les Napolitains nous coupaient la route de Naples, par le Nord, et Caserte, et nous mettaient entre deux feux. Le lendemain de mon arrivée, le 1er octobre, nous étions en ligne de bataille devant Maddaloni, et nous gardions nos précédentes positions.

Je dormais depuis deux heures dans profond sommeil, lorsque un tapage effroyable me réveilla en sursaut.

—Qu'est ce qu'il y a donc m'écriai je.

—Bien du tout, répondit un volontaire, c'est le jardinier des Jésuites qui recommence. Le mien aussi dormait.

Je sautai sur mon fusil.

C'était, en effet, les Napolitains qui revenaient à la charge. Mais, cette fois, au lieu d'engager l'attaque sur toute la ligne comme le matin, ils se portaient en masse sur notre par la route, traînant leur artillerie vomissant avec fureur du côté de Saint Michel.

Il semblait évidemment à s'emparer de Maddaloni.

Ce fut pendant quelque temps la répétition de ce qui avait eu lieu le matin. Repoussés par la supériorité du nombre, nous reculâmes en bon ordre et en faisant un feu très nourri dans la direction des ambulances, placées, comme je l'ai dit, à la ferme de Biaio. Les artillerie, nos canons qui avaient leur position sur la route, ne cessaient pas de vomir leur mitraille, qui fit un ravage considérable parmi les Napolitains.

Je reprirai bientôt l'offensive, soutenu par le canonnerie qui, lassé de nous canonner de chez lui, se rapprochait de nous. Nous nous étions repoussés les ambulances pour l'aspect pénible. Nous étions alors à San Angelo, et nous trouvions les blessés dans la direction de Santa Maria, et Saint Angelo. Il n'y avait pas de blessés, ce n'était pas une simple escarmouche, c'était une bataille en règle qui commençait pour tout le monde.

Je crus un moment être au terme de mes aventures. Un officier d'ordonnance qui passait à cheval fut frappé d'un coup de mitraille qui le tua raide. Le cheval, atteint aussi au cœur, fit un bond en arrière et vint tomber mort auprès de son cavalier, mort qui avait le pied pris dans l'étrier. Mes camarades me crurent tué par une balle qui m'avait frôlé de très près. Mais comme la mule ne m'avait pas encore désarçonné, je me relevais de dessus mes genoux et, sans trop de peine, je me remontai sur mon cheval, non sans quelque douleur au côté droit. Je ressentais une douleur assez vive, mais je ne pouvais pas m'en rendre compte, ce qui me prenait de mon